



**HAL**  
open science

## Agde. De la fin de l'établissement grec à l'évêché

Daniela Ugolini

► **To cite this version:**

Daniela Ugolini. Agde. De la fin de l'établissement grec à l'évêché. J.-C. Rivière, J.-P. Cros, J. Michaud (dir.). Le concile d'Agde et son temps. XVe centenaire (11 septembre 506-11 septembre 2006)., G.R.A.A., pp.235-262, 2008. halshs-00465849

**HAL Id: halshs-00465849**

**<https://shs.hal.science/halshs-00465849>**

Submitted on 22 Mar 2010

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LE CONCILE D'AGDE ET SON TEMPS

XV<sup>e</sup> CENTENAIRE (11 SEPTEMBRE 506-11 SEPTEMBRE 2006)

Actes des Journées d'étude.

Agde, éd. GRAA, 2008, p. 235-262.

# AGDE

## DE LA FIN DE L'ÉTABLISSEMENT GREC À L'ÉVÊCHÉ

par Daniela UGOLINI

Chargée de Recherches au CNRS,  
Centre Camille Jullian, UMR 6573, Aix-en-Provence

1

Les débuts de l'Histoire d'Agde sont liés aux sources qui la mentionnent dans le cadre de l'installation grecque dans le Midi. C'est à partir de ces textes, datés entre le III<sup>e</sup> s. av. notre ère et le II<sup>e</sup> s. de notre ère, que s'est développée l'archéologie de la ville dès sa redécouverte (par R. Aris en 1938-1939<sup>1</sup>) et c'est principalement sur l'établissement grec

que les archéologues et les historiens ont concentré leurs efforts.

### Les sources anciennes

Malgré leurs limites, les textes fournissent des renseignements utiles<sup>2</sup>. Les plus anciens sont transmis indirectement, par une

<sup>1</sup> Jusqu'à cette date, la localisation de l'Agde grecque était incertaine : on la situait volontiers au Cap d'Agde, notamment au lieu-dit Embonne. Sur la question, voir en dernier Ugolini 2001b.

<sup>2</sup> **1**) Eudoxe (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.) : "Agàthe" ; **2**) Timosthène, *Stadiasme* (275-250 av. J.-C.) : "Agathé Tyché" ; **3**) Scymnos, *Europe* (v. 250-150 av. J.-C.) : "Agàthe, ville des Phocéens" ; **4**) Philon (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.) : "Agàthe chez les Ligures, sur le Lac Ligustien" ; **5**) Pseudo-Scymnos, *Description de la terre*, 208 (150-100 av. J.-C.) : les Phocéens de Marseille occupèrent Agàthe après avoir fondé Emporion et Rhodé ; **6**) Strabon, *Géographie*, IV-1, 5-6 (vers le changement d'ère) : Agàthe, sur l'Hérault, est l'une des villes rempart de Marseille : Rhoen (? Rhodanousia ?) et Agàthe la défendent contre les Barbares de la vallée du Rhône ... ; **7**) Pomponius Méla, *Chorographie*, II, 5, 80 (I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.) : se limite à localiser Agàthe sur l'Hérault ; **8**) Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, III, 5 (au I<sup>er</sup> s. de n. è.) : Agatha a appartenu à Marseille ; **9**) Ptolémée, *Description de la côte*, II, 10, 2 (II<sup>e</sup> s. de n. è.) : le port d'Agàthe se trouve entre l'embouchure de l'Hérault et le Mont de Sète ; Agde et Blascon (Brescou) sont deux îles situées "au-dessous" de la Narbonnaise. Sur ces sources, voir Sagnes 1970 ; Ropiot 1997 ; Ugolini 2001b et 2002.

compilation érudite du Ve s. (*Les Ethniques* d'Étienne de Byzance).

- Le nom du site est – pratiquement chez tous les auteurs – *Agàthe*, que l'on traduit généralement par "La Bonne", mais qui, dans le cas d'une ville portuaire, pourrait signifier aussi "La Favorable".

Timosthène, amiral de la flotte égyptienne d'un Ptolémée, est le seul à appeler la ville "*Agathé Tyche*" (La Bonne Fortune). Le grand succès dont a joui ce nom composite dans l'historiographie moderne ne s'appuie donc que sur cette unique mention. Il est alors utile de rappeler que l'œuvre de Timosthène n'était pas très appréciée, dans l'Antiquité, pour son manque de sérieux. Ainsi, même si l'œuvre nous est inconnue et si l'on ignore dans quel contexte cet auteur a fait référence à Agde, le fait que Timosthène ait utilisé un nom non autrement attesté rend ce dernier particulièrement douteux.

- *Agàthe* est localisée chez les Ligures, sur le "Lac Ligustien" (le Golfe du Lion), et sur l'Hérault et il s'agit d'une création grecque (phocéenne et/ou massaliète). Sa fonction était de défendre Marseille contre les Indigènes établis dans la vallée du Rhône.

Ce dernier point est important car il introduit la question du sens de cet établissement grec, manifestement sous-tendu par la géographie.

Choisi dans le cadre de la logique grecque de contrôle des voies maritimes et terrestres, l'emplacement d'Agde était le plus propice à la création d'un port en Languedoc et au développement d'activités maritimes complémentaires de celles, plutôt terrestres et continentales, centralisées à Béziers (Ugolini, Olive 2006, p. 139-141). En position symétrique entre le nord de l'Espagne et Marseille, Agde est située au-delà du courant rhodanien qui rend difficile le cabotage le long des côtes sableuses, marécageuses et changeantes de ce vaste delta. Facile à

localiser depuis le large grâce aux excellents à-mer que sont le Mont Saint-Clair à Sète et le Mont Saint-Loup à Agde, ainsi que les falaises du Cap d'Agde, le port se trouve quelques kilomètres en amont de l'embouchure d'un fleuve navigable sur ce tronçon, ce qui le met à l'abri des tempêtes et le rend invisible depuis la côte<sup>3</sup>.

Textes et données archéologiques concordent aujourd'hui sur le fait que la forteresse agathoise défendait Marseille et les Grecs du Midi des indigènes du delta rhodanien. Ces derniers représentaient donc une menace réelle et continue au bon fonctionnement des réseaux et les Grecs ont mis en place une défense efficace. Agde, qui a fonctionné au cœur d'un système regroupant d'autres sites (complémentaires dans les fonctions et géographiquement plus ou moins limitrophes), protégeait ainsi l'aire occidentale du commerce grec et devait garantir la liberté de mouvements dans cette zone ouverte sur l'intérieur du continent par les voies terrestres (Ugolini 2001c ; Ugolini, Olive 2006 et 2007).

Cet espace occidental formait d'ailleurs une entité géographique remarquablement inscrite dans le paysage, délimitée à l'ouest par la vallée de l'Aude et à l'est par le Massif de la Moure qui, descendant du Causse d'Aumelas, rejoint Sète en bordant le "delta du Rhône".

C'est donc dans la géographie du Languedoc occidental et pour le développement des trafics grecs que s'est imposée la création d'Agde. Et c'est l'insertion du site dans cette zone, le Biterrois de l'Âge du fer, de l'époque romaine (et contemporaine), qui a déterminé les succès comme les temps morts de cette petite mais importante cité tout au long de l'Antiquité.

Dans notre contexte d'étude, il est intéressant de relever qu'Agde disparaît totalement

<sup>3</sup> Sur la navigabilité de l'Hérault et le port d'Agde, voir en dernier Ropiot 2003a et 2003b.

des textes latins de la période romaine après le I<sup>er</sup> s. de notre ère.

L'unique mention d'Agde postérieure à cette date est du II<sup>e</sup> s. et est en grec. On la doit au géographe Ptolémée et renvoie à une situation non conforme au paysage actuel. Elle a généré une bibliographie assez touffue sur la question de l'insularité d'Agde.

Ce qui est curieux est que les mesures de longitude (22°15') et de latitude (42°50') que Ptolémée attribue à Agde dans le premier passage sont légèrement différentes de celles données dans le second (longitude : 22°30', latitude : 42°10')<sup>4</sup>.

Cette "hésitation" est étonnante dans le cas d'un port, alors même que le géographe s'évertue à classer des repères précis le long de cette côte. Elle est donc forcément significative et peut traduire la difficulté que l'on avait, déjà au II<sup>e</sup> s., à localiser précisément un ancien port que Ptolémée ne connaissait pas personnellement mais dont le nom était conservé par la littérature grecque et latine des siècles antérieurs au sien (Ugolini 2002).

Agde ne figurant pas dans la *Notitia Galliarum*, le silence des textes, auquel fait écho l'absence d'inscriptions romaines<sup>5</sup>, couvre une très longue période et

1

Notre-Dame du Grau d'Agde. Inscription de Rinilo. VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> s. (Cliché M. Lugand).



<sup>4</sup> Voir ci-dessus note n°2, texte n° 9.

<sup>5</sup> La seule inscription romaine signalée à Agde (lieu de découverte inconnu) provient vraisemblablement de Rome et a dû arriver bien après l'époque romaine. Il s'agit d'un cippe funéraire en marbre de la fin du I<sup>er</sup> ou du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. : *DIS MANIBUS / MAGIAE HELPIDI / C. SILIUS / FAVENTINUS / CONIUGI / BENE MERENTI / FECIT / LOCUM / DONAVIT / ARIANIUS SEVERUS* (Trad. : "Aux dieux Manes, C. Silius Faventinus a fait pour sa digne épouse Magia Helpis ; Arianius Severus a donné le lieu" ; *CIL*, XII, 1888, 518, n° 4281, tab. III, Di ; *FOA*, XXV, Lk). Voir en dernier Ugolini 2002.

Concile. On y apprend qu'une wisigothe prénommée *Ri(a)nilo* aurait fondé un "sanctuaire" et consacré des *oratoria* (fig. 1).

D'autres mentions d'Agde sont déjà d'époque carolingienne, voire encore plus récentes, et n'apportent rien à notre propos.

En définitive, les sources antiques forment deux groupes chronologiquement bien distincts : le premier concerne l'établissement grec et ne comprend pas de textes postérieurs au II<sup>e</sup> s.; le second concerne l'Antiquité tardive et la mention la plus ancienne est liée au Concile de 506.

En d'autres termes, entre Pline l'Ancien (I<sup>er</sup> s.) – ou Ptolémée (II<sup>e</sup> s.) – et les comptes-rendus du Concile on observe un hiatus de

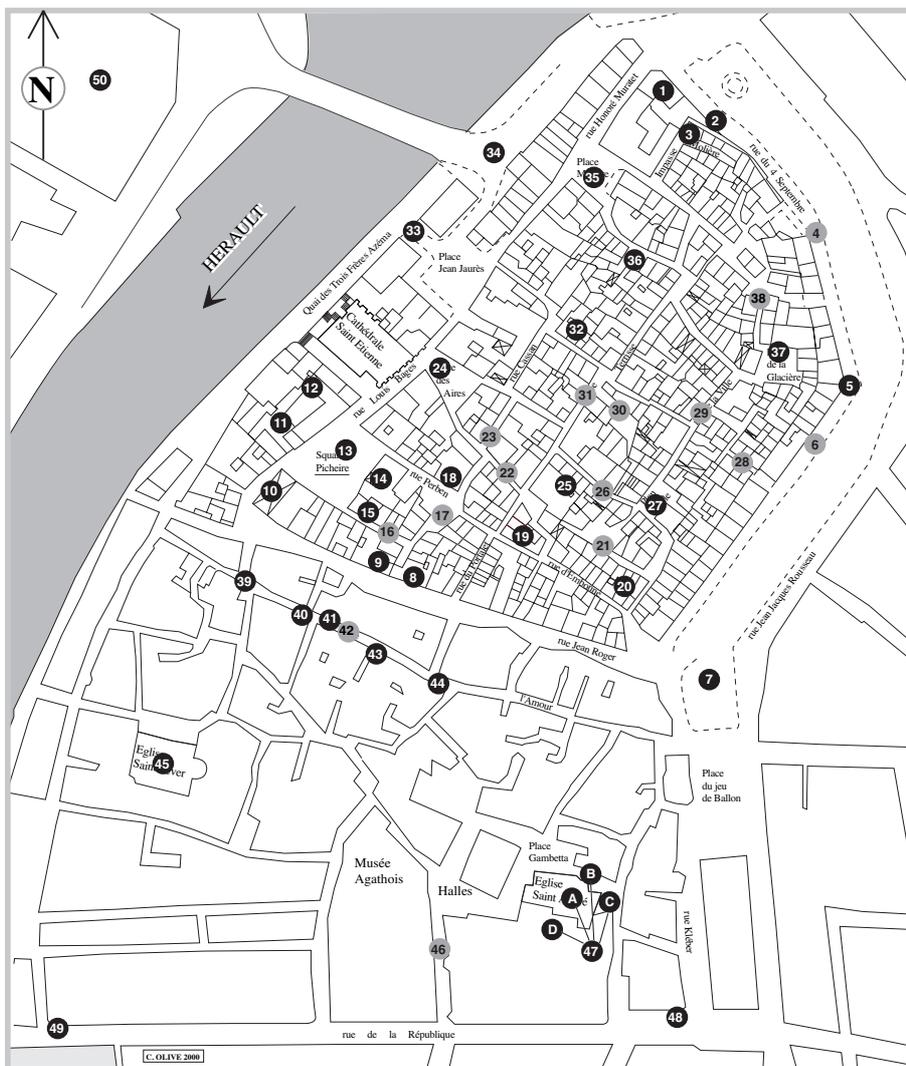
plusieurs siècles auquel on n'a pas prêté attention jusqu'à ces dernières années (Ugolini 2001b ; 2002).

## Agde et l'Histoire

Grâce aux textes, Agde est entrée dans l'Histoire de la région dès le début de son écriture et le premier essai monographique sur la ville date de 1609.

Jean Gibrat, maître des écoles d'Agde, rédige alors, à la demande des autorités locales, un mémoire sur l'Antiquité et le Moyen Âge de la ville. Il l'écrit forcément d'après les sources anciennes qu'il connaît et forcément en fonction de ce qui lui paraît vraisemblable du point de vue historique.

Sur la base de Strabon et Pline, il en affirme l'origine massaliète et s'étonne que l'on ait pu croire, au moment de l'arrivée de saint Sever, qu'Agde était misérable et inhabitée. Sans véritables arguments (Ugolini 2002), il défend l'idée qu'elle aurait été alors, bien au contraire, riche et peuplée. Il relate ensuite le Concile de 506 et fait une digression sur saint Sever, originaire de Syrie et fondateur d'un monastère. Puis, il fait la liste des malheurs que la ville aurait subis : elle



**2**  
Agde. Localisation sur plan cadastral des fouilles et observations archéologiques (toutes époques). (Fond de plan C. Olive).

aurait été brûlée par le vandale Genséric, ruinée de fond en comble par le hun Attila, saccagée par l'alaman Hyméric, brûlée et rasée par Charles Martel...

Le canevas historique mis en place par J. Gibrat, qui conçoit une occupation continue du site depuis la création de l'établissement grec et qui construit "une" histoire d'Agde en fonction des événements qui ont touché la région, mais qui n'ont pas nécessairement impliqué Agde, se retrouve – à peu de choses près – dans tous les ouvrages postérieurs, notamment depuis l'ouvrage de B. Jourdan (1824) et parfois encore à l'heure actuelle.

On relèvera qu'à l'époque de Jean Gibrat, il subsistait une tradition locale selon laquelle Agde était plus ou moins déserte lors de l'arrivée de saint Sever. Notre historien la rejette sans nous en dire davantage et surtout sans préciser d'où il la tient<sup>6</sup>, mais le fait est que cette "légende" est aujourd'hui confortée par l'archéologie.

En effet, les données collectées à Agde depuis sa "redécouverte" sont déjà nombreuses et concernent des points bien répartis dans le tissu urbain actuel et ancien (**fig. 2**). L'examen de la totalité de la documentation et du mobilier mis au jour depuis plus de 60 ans m'ont amené à constater un hiatus de l'occupation entre les années 50 de notre ère et le milieu du V<sup>e</sup> s. (Ugolini 2001a et b ; 2002 ; 2003b). Cet intervalle chronologique correspond grosso modo à celui des sources. En d'autres termes, rien ne permet d'affirmer aujourd'hui, du point de vue archéologique, qu'Agde a fonctionné en tant que ville pendant l'époque impériale romaine.

C'est donc par l'archéologie, par le croisement des données textuelles et seulement récemment que les grandes phases de l'Histoire d'Agde ont été précisées et calées en chronologie absolue :

**1) L'établissement grec**, créé vers 550-525 av. J.-C. (plutôt vers la fin de ce quart de siècle), est resté actif – au cours de diverses sous-phases – jusque vers les années 50 de notre ère.

**2) Entre 50 et 450 de n. è.**, les témoins textuels, mobiliers et immobiliers font défaut : aucun édifice n'appartient à cette période et il n'existe à l'heure actuelle aucun ensemble cohérent de mobilier que l'on puisse attribuer à ce très long laps de temps.

**3) L'occupation est de nouveau sensible à partir de 450**, bien qu'il demeure difficile de dessiner les contours de la ville de l'Antiquité tardive, comme d'ailleurs de celle de l'époque carolingienne et du haut Moyen Âge.

### L'époque impériale : une période de fort déclin

Même si cela peut surprendre, il faut bien admettre aujourd'hui que les sources textuelles et les données archéologiques corroborent l'idée qu'Agde n'a pas été une ville aux temps de l'Empire. Il s'agit dès lors d'en comprendre les raisons.

Avec l'installation des Romains en Gaule et la fondation de Narbonne à la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., le Midi change du point de vue politique et économique.

Agde, en tant que prolongement de Marseille et faisant partie du domaine de cet allié de la République romaine, a dû bénéficier pendant un temps d'accords bilatéraux lui garantissant l'indépendance politique et le développement économique. C'est sans doute dans ces termes qu'il faut analyser le spectaculaire essor de la ville au II<sup>e</sup> s. av. J.-C. et celui d'un territoire viticole associé à une production d'amphores de modèle italique qui est la plus ancienne mise au jour hors d'Italie (Gomez 2002).

<sup>6</sup> Il est vraisemblable que l'information provient de la légende même de saint Sever.

La chute de Marseille, en 49 av. J.-C., a dû sonner le glas de l'indépendance d'Agde, mais, comme Marseille, elle a dû retrouver une certaine autonomie sous Auguste (Clavel-Lévêque 1990 ; 1991).

Proche de Béziers, qui devient colonie de droit romain en 36 av. J.-C., le port d'Agde a continué à servir Agde même, mais sans doute aussi Béziers et les villas de son territoire dont la mise en place remonte aux premières décennies du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (Clavel-Lévêque 1995) et qui s'est poursuivie et étendue dans le courant du I<sup>er</sup> s. de n. è. (Clavel 1970).

Il est d'ailleurs vraisemblable que pendant un temps, avant l'achèvement des aménagements lourds nécessaires à la création du port de Narbonne, Agde ait constitué le seul port vers lequel convergeaient les trafics italiques (Ugolini 2002).

L'ouverture du port de Narbonne, fonctionnant à plein régime dès au moins l'époque d'Auguste – si l'on en croit Strabon (IV, 12) qui le définit comme le plus grand de toute la Celtique – a forcément concurrencé celui d'Agde, qui est devenu par la suite un débarcadère secondaire.

Avec l'époque impériale, la prise en main totale de la Gaule de la part de Rome fait que les sites indigènes qui avaient subsisté jusque-là disparaissent les uns après les autres au profit d'une répartition démographique désormais différente.

Agde n'est alors plus utile en tant que centre urbain et administratif le long de cette côte, qui est maintenant partagée entre les trois principales colonies du Languedoc que sont Narbonne, Béziers et Nîmes. On notera que, dans la définition des territoires attribués à chacune de ces colonies, on a grosso modo respecté ces entités géographiques fortes que sont la rive droite du delta du Rhône (qui dépendra désormais de Nîmes jusqu'à Sète/Balaruc), le Biterrois (de Sète/Balaruc à la rive gauche de l'Aude) et le Narbonnais (qui couvrira principalement

la rive droite de l'Aude et la zone lagunaire jusqu'au Roussillon)<sup>7</sup>. Enfin, il n'est pas inutile de souligner que la logique de ces fondations coloniales a tenu compte des réseaux terrestres de communication, comme en témoigne très largement l'ouverture précoce de la Voie Domitienne, même si la nécessité d'un port "romain" en Languedoc était évidente.

Que le nouveau port de Narbonne ait supplanté celui d'Agde, beaucoup plus ancien, me paraît hautement significatif et même symbolique. Renoncer au port d'Agde signifiait se passer de ce qu'il y avait de mieux en Languedoc du point de vue portuaire. Choisir Narbonne comportait des investissements économiquement très importants et nécessitait d'énormes efforts techniques pour aménager et adapter un lieu naturel lagunaire changeant et impropre à la navigation. Un tel choix était de toute évidence motivé par des raisons d'ordre politique. Une de celles-ci pourrait résider dans les origines grecques d'Agde, qui étaient un fort handicap à son intégration complète dans l'économie romaine. Une autre raison, certainement encore plus forte, est que, Narbonne étant la capitale, elle devait être au cœur du nouveau système afin d'assurer le contrôle de tous les réseaux, terrestres et maritimes, quitte à les modifier, voire à les créer de toutes pièces.

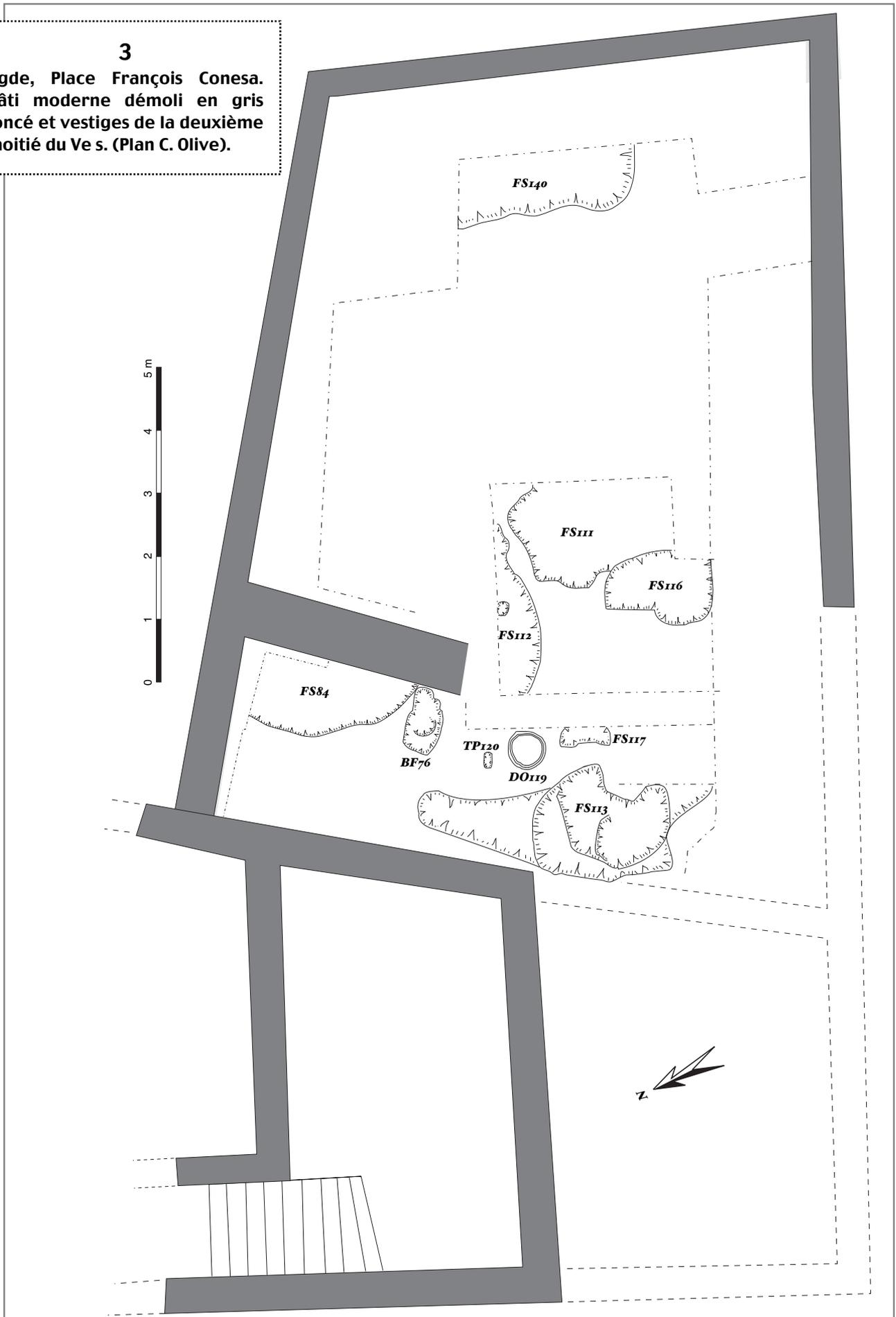
Il reste que, quelles qu'en soient les raisons, Rome a fini par annexer l'ancien territoire grec que représentait l'Agathois, en l'intégrant dans celui de Béziers par le biais du cadastre A, qui date justement du premier siècle de notre ère. Comme pendant les siècles antérieurs, le Massif de la Moure a joué le rôle de ligne de partage et a été utilisé pour séparer la Cité de Béziers de celle de Nîmes.

Depuis cette date et jusqu'à l'Antiquité tardive, lorsqu'une nouvelle logique du découpage territorial détachera Agde de Béziers, Agde et son ancien territoire ont fait partie du Biterrois et c'est cela qui explique

<sup>7</sup> Dans le détail, les limites entre les trois cités sont évidemment moins schématiques et ont évolué avec le temps : sur ces questions, voir notamment Clavel 1970, Clavel-Lévêque 1995 et Pérez 1995.

3

Agde, Place François Conesa.  
Bâti moderne démoli en gris foncé et vestiges de la deuxième moitié du Ve s. (Plan C. Olive).



que les villas romaines situées dans la zone d'Agde ont été occupées alors que la ville ne participe plus à l'essor économique de la région (Ugolini 2002).

Tous ces changements dans les dynamiques méridionales n'impliquaient pas nécessairement l'abandon total d'Agde, qui constituait malgré tout un point propice à la circulation maritime. Il se peut que le port ait continué à fonctionner à régime réduit pour les besoins des villas du Biterrois et il est possible qu'un quartier portuaire ait servi ces activités, mais il faut rappeler que pour l'instant on n'en a aucune trace textuelle ou archéologique. En effet, à Agde même, la seule découverte appartenant à la période manquante est celle d'une tombe en coffre de tuiles du III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> s., trouvée hors les anciens murs de l'établissement grec (Raynaud 1987).

### Ville et campagne durant l'Antiquité tardive

On en reste ainsi sur le fait que, tant du point de vue archéologique que du point de vue des sources littéraires, on n'a plus rien de significatif à Agde entre environ 50 de n. è. et la seconde moitié du V<sup>e</sup> s.

Dans ces conditions, il est difficile de ne pas lier le nouvel essor de la ville à l'occupation wisigothique d'une part, et, d'autre part, au Christianisme et à l'apparition des premières églises.

En ville, les vestiges de l'Antiquité tardive sont extrêmement limités : il s'agit – dans la plupart des cas – de tessons provenant de "silos" ou fosses dont les creusements et les comblements sont rarement bien datés. Il semble s'agir dans presque tous les cas de fréquentations plus ou moins épisodiques, qui ne sont jamais liées à un état bâti.

Une seule fouille, celle de la place François Conesa, a restitué une stratigraphie cohérente couvrant la deuxième moitié du V<sup>e</sup> s.,



4

Agde, Place François Conesa. Fosse d'extraction d'argile. Vers 450-500. (Cliché D. Ugolini).

le VI<sup>e</sup> s. et le début ou la première moitié du VII<sup>e</sup> s. Il est alors important de relever que l'axe rue d'Embonne/rue Perben a fait l'objet d'autres fouilles, dont certaines sont relativement récentes : aucune de celles-ci n'a mis au jour du bâti de cette époque. En d'autres termes, l'évolution de l'habitat dans cette partie de la ville est particulièrement bien connue et l'on sait donc que, tout au long de la rue, les niveaux de l'Antiquité tardive manquent, en dehors des inévitables



5

Agde, Place François Conesa. Bas-fourneau. Vers 450-500. (Cliché D. Ugolini).

fosses que l'on a observées partout (**fig. 2**). Ainsi les vestiges de la Place Conesa apparaissent-ils comme quelque chose d'exceptionnel dans le centre ville ancien (Ugolini 2003b).



6

Agde, Place François Conesa. Demi-dolium de récupération utilisé comme réserve d'eau dans un atelier de forgeron. . Vers 450-500. (Cliché D. Ugolini).

La première action humaine que l'on puisse attribuer ici à l'Antiquité tardive est le creusement de grandes fosses pour l'extraction de l'argile provenant de la fonte des murs en terre de l'ancien établissement grec (**fig. 3-4**). Des fosses similaires ont été vues et fouillées dans d'autres quartiers du centre ville par R. Aris (La Placette ; Plan Cécile ; ...) et par A. Nickels (Square Picheire, rue Perben, impasse Molière) (Ugolini 2001a). Il semble donc qu'à un moment donné, que l'on placera entre 450 et 500, il y ait eu partout, dans la ville ancienne, une intense activité de récupération de matériaux qui ont sans doute été utilisés pour la construction d'édifices situés ailleurs que dans l'espace délimité par l'enceinte grecque.

Place Conesa, on a également observé des installations légères pour le travail du fer (**fig. 3**) : un bas fourneau avec la loupe de fer sur le fond (**fig. 5**) et un dolium de récu-

pération qui devait contenir l'eau nécessaire au travail de forge (**fig. 6**). Ces vestiges confortent l'idée d'activités artisanales se déroulant, toujours vers 450-500, parmi les ruines de l'établissement grec, sans que l'on puisse conclure à l'existence d'un véritable habitat.

Vers 500 et en tout cas dans le courant de la première moitié du VI<sup>e</sup> s., un nivellement général recouvre le dernier état de la phase grecque, les fosses d'extraction d'argile et l'atelier métallurgique de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> s. et crée les conditions pour la construction d'une maison.

La maison mise au jour était incomplète à cause des limites imparties à la fouille (**fig. 7**). Malgré tout, on sait qu'elle était située le long d'une rue de même direction que l'actuelle rue Terrisse et qu'elle longeait également une rue plus ou moins sous l'actuelle rue d'Embonne. Elle se trouvait donc à un croisement. Elle disposait de plusieurs pièces aux fonctions spécifiques et était dotée d'une cour à ciel ouvert (**fig. 8**).

1) Une salle était dévolue au stockage des céréales et à leur mouture, comme en témoignent les sacs rangés le long des murs et une grande meule en basalte.

2) Dans un recoin délimité par un muret, un espace à feu trahit la présence d'une cheminée ou d'un four.

3) Dans une autre pièce, une série de poids de métiers à tisser en terre crue, très lourds et gros, indique un espace réservé au tissage de toiles grossières.

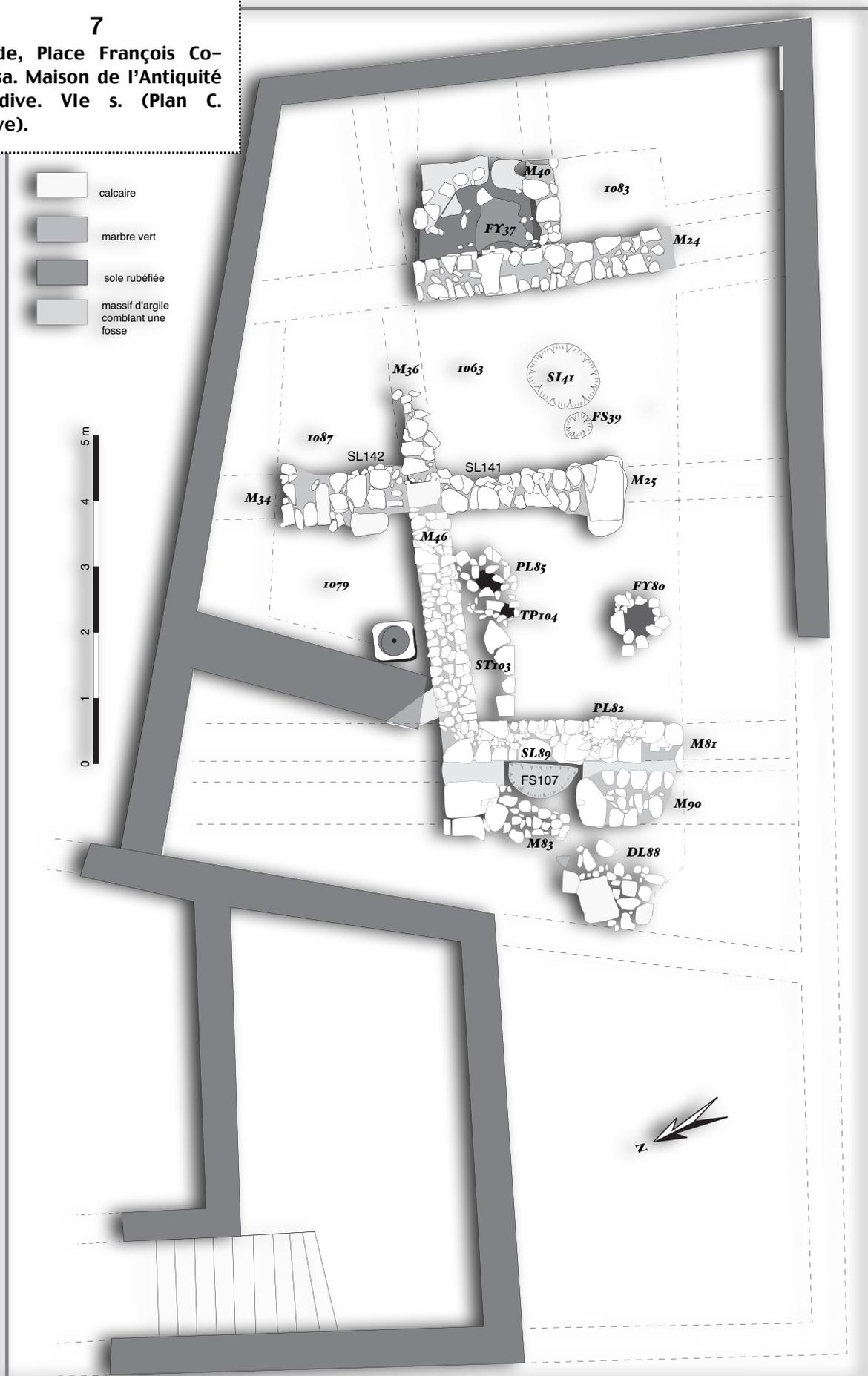
4) Dans la cour, une petite fosse avait une fonction indéterminée et un petit silo garantissait peut-être la réserve de grain.

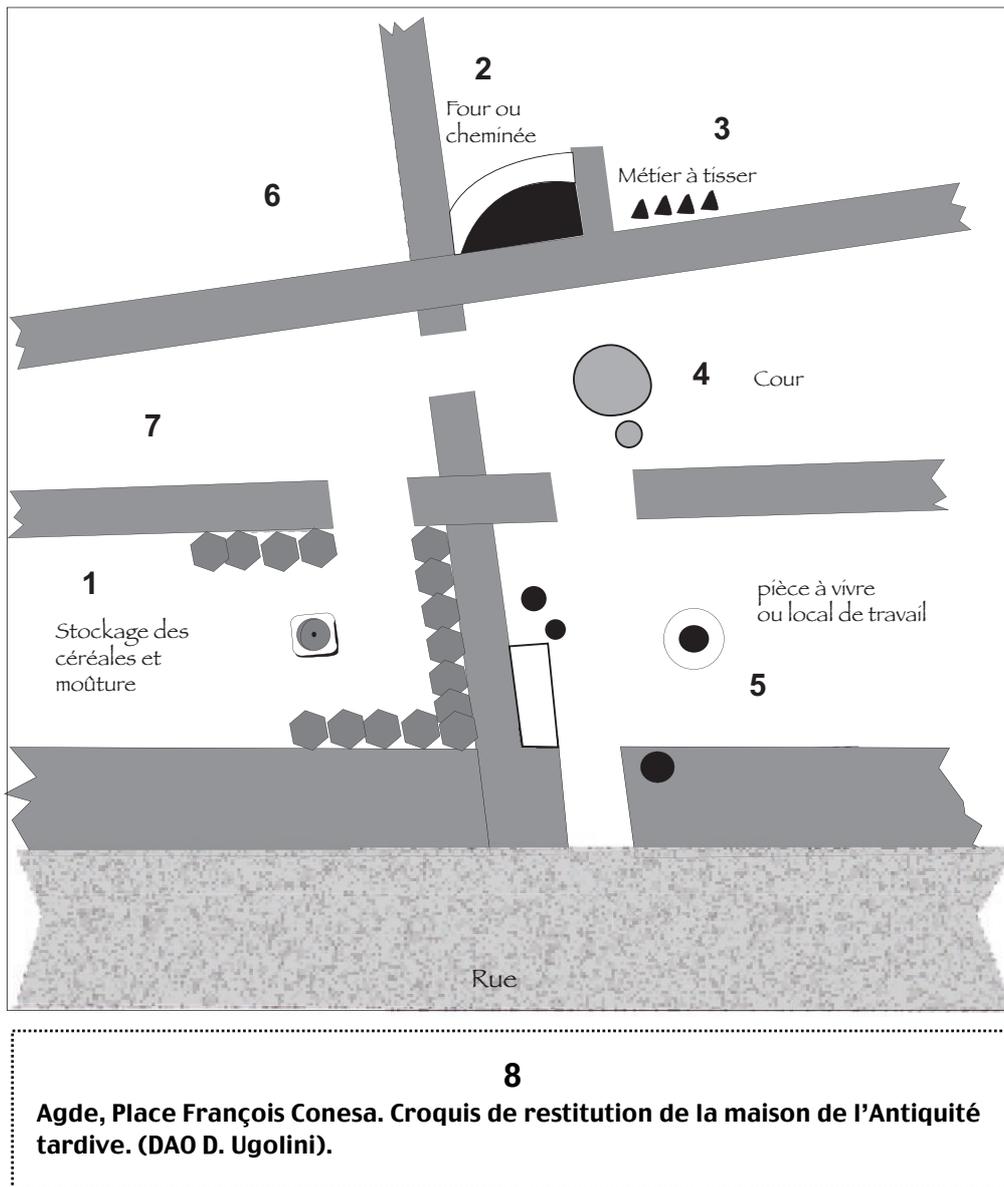
5) Dans la pièce principale, par laquelle on sortait dans la rue, outre un foyer central, se trouvait un aménagement complexe à la fonction incertaine. Il s'agit soit d'une pièce à vivre soit d'un local de travail lié au traitement des céréales puisque d'énormes quantités de graines ont été recueillies partout et notamment le long du mur mitoyen avec la pièce 1.

7

Agde, Place François Co-  
nesa. Maison de l'Antiquité  
tardive. Vie s. (Plan C.  
Olive).

-  calcaire
-  marbre vert
-  sole rubéfiée
-  massif d'argile  
comblant une  
fosse





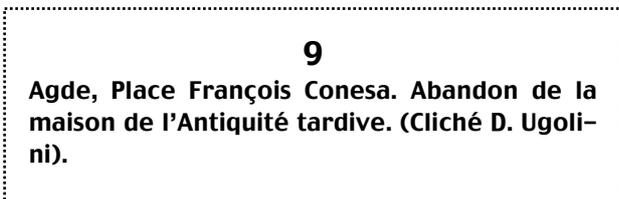
6-7) La fonction de ces deux espaces, reconnus sur une surface limitée, reste indéterminée.

Cette habitation a été détruite par un incendie entre 600 et 650 et n'a pas été reconstruite (fig. 9). Elle a donc eu une durée d'utilisation relativement courte d'un siècle environ (Ugolini 2001a, p. 130-132).

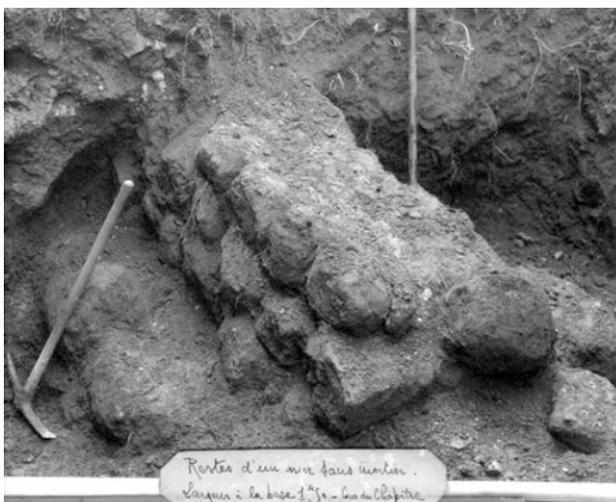
Ces vestiges sont les seuls de toute la ville d'Agde que l'on puisse attribuer de façon sûre à la période wisigothique et je tiens à signaler que je dois leur chronologie aux

travaux de Fanny Priolet (Priolet 2000 et 2001).

Le quartier de la Place Conesa semble à nouveau plus ou moins abandonné pendant



un laps de temps qu'il est difficile d'estimer, mais qui paraît long et qui a pu durer jusque vers le X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s., époque à laquelle on attribue de nombreux silos. On sait que le quartier a été bâti au XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s. (Ugolini 2002 et 2003b).



Restes d'un mur sans mortier. L'angle à la base 1<sup>er</sup> s. - bas du 2<sup>e</sup> s.

**10**

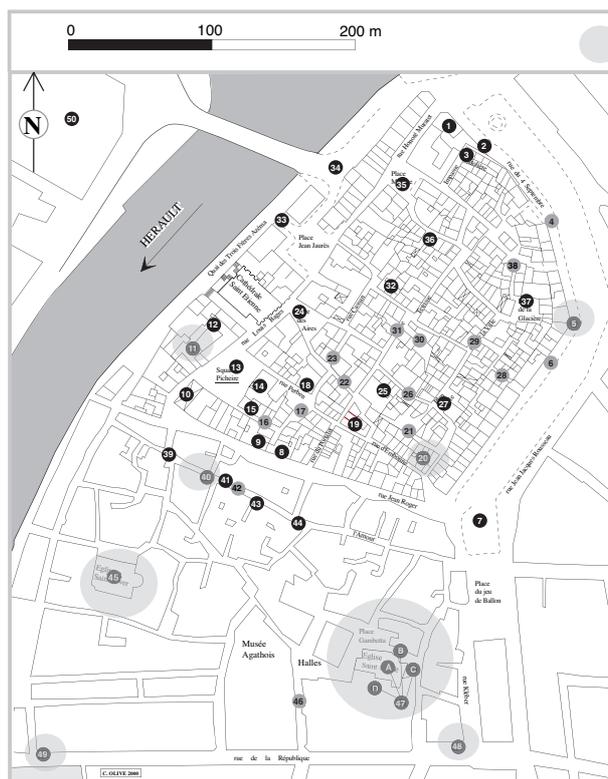
Agde, Cour du Chapitre. Mur de l'Antiquité tardive ou du haut Moyen Âge. (Cliché R. Aris).

Dans la Cour du chapitre de Saint-Etienne, l'actuelle cathédrale, R. Aris a découvert un tronçon de mur (**fig. 10**) qu'il attribuait à l'époque grecque. Le mobilier conservé aujourd'hui associé à ce mur comporte des tessons de l'Antiquité tardive et médiévaux, mais aussi des fragments du 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. (Ugolini 2001a, p. 127). Il me paraît improbable que ce mur soit grec. Son mode de construction le rapproche bien davantage des édifices de l'Antiquité tardive que de ceux de la période grecque. De surcroît, aucune installation grecque n'a jamais été signalée dans la partie de la ville longeant le fleuve. Il peut s'agir d'un bâtiment des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. à proximité de Saint-Étienne, sans que l'on puisse dire s'il faisait partie d'un complexe bâti déjà lié à Saint-Étienne. Il est toutefois prudent de ne pas écarter la possibilité qu'il s'agisse, en fait, d'un édifice bien plus récent (par exemple des X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> s).

Les autres découvertes concernant l'Antiquité tardive d'Agde sont essentiellement des sépultures (Lazaire 1929 ; Aris 1954 ; 1960 ; Houlès 1987 ; Raynaud 1987 ; Bermond et *Alii* 2001).

Elles se trouvent toutes en périphérie du centre ville ; elles sont toutes datées de manière approximative et ne sont assurément pas contemporaines entre elles ; certaines sont isolées, alors que deux ensembles sont liés aux églises de Saint-André et de Saint-Sever (**fig. 11**).

Les inhumations fouillées dans et autour de Saint-André (**fig. 12**) ont des orientations et des typologies diverses – simplement en terre, sous tuiles, en coffre de dalles, en sarcophage de pierre, en cercueil de plomb – qui font supposer leur mise en place échelonnée sur un laps chronologique long (**fig. 13**). Concrètement, nous n'avons aucune

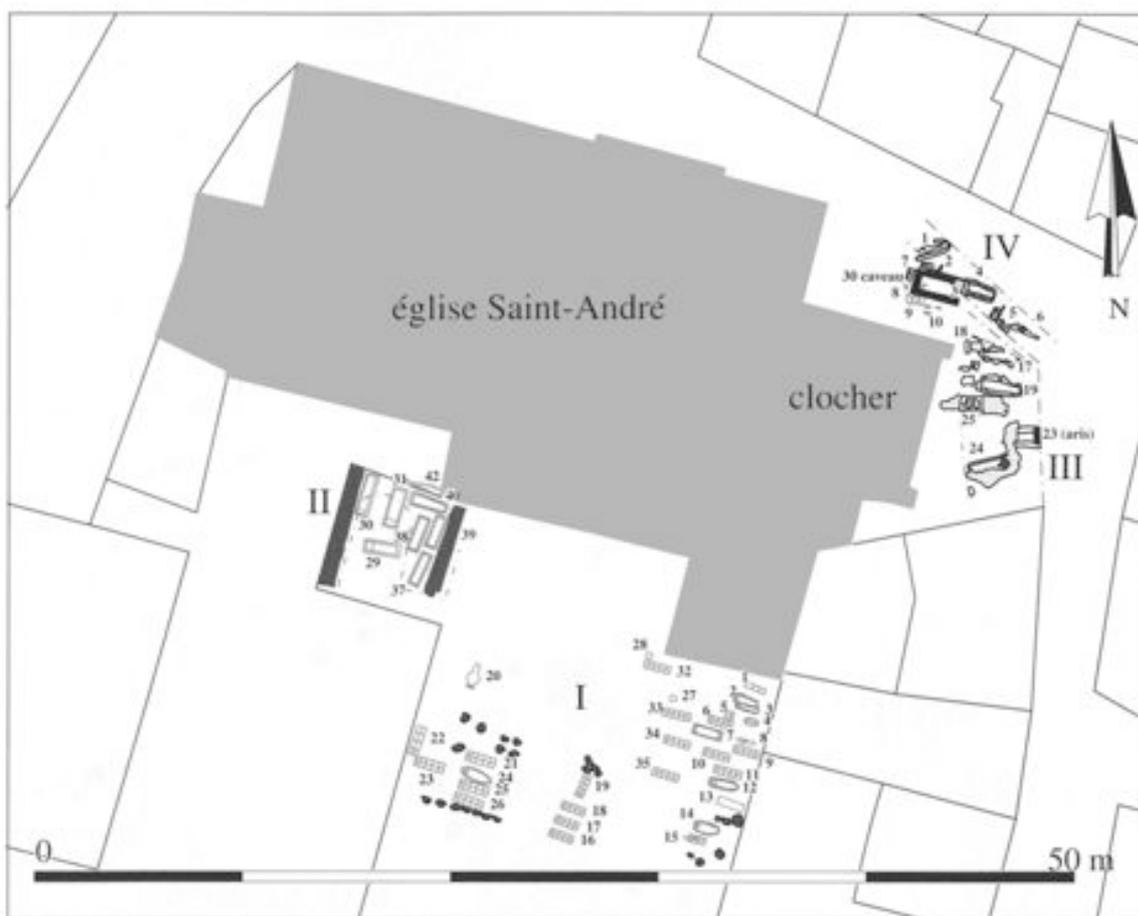


**11**

Agde, Dans les cercles gris, localisation sur plan cadastral des tombes et zones funéraires de l'Antiquité tardive. (Fond de plan C. Olive).

possibilité aujourd'hui d'effectuer une sériation et de dater des sépultures le plus souvent dépourvues de mobilier d'accompagnement, fouillées il y a longtemps et sans le secours d'une stratigraphie fiable. Grâce aux fouilles les plus récentes (Houlès 1987), qui ont touché l'intérieur (fig. 14) comme l'extérieur de l'église, on sait que le cimetière s'est développé au cours de cinq principales phases chronologiques datables

Deux murs "anciens" (fig. 12), fouillés à l'extérieur de l'église et encadrant des sarcophages du VI<sup>e</sup> s. (?), appartiennent vraisemblablement à une ancienne chapelle funéraire que l'on a associée à la "basilique du Concile" (I. Bermond dans Lugand, Bermond dir. 2001, p. 141) et une colonne, conservée dans l'église, appartiendrait elle aussi – selon une tradition qui n'est probablement pas très ancienne – à l'église du



12

Agde, Saint-André. Les fouilles réalisées autour de l'église et tombes mises au jour. (D'après Lugand, Bermond dir. 2001, fig. 34).

entre la fin du deuxième Âge du fer et 1575, lorsque l'église actuelle a été construite.

Concile de 506. Mais, outre le fait que la colonne est à l'envers<sup>8</sup>, il me semble improbable qu'elle soit de l'Antiquité tardive

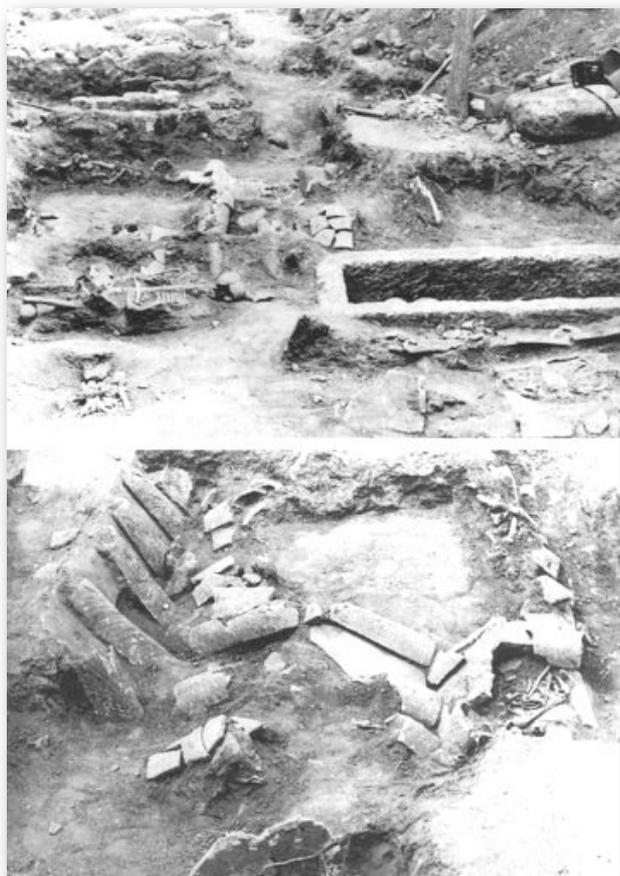
<sup>8</sup> Comme le signale Adgé 1999, p. 34.

et j'y vois plutôt une colonne de l'église médiévale qui a précédé l'édifice actuel.

Dans et autour de Saint-Sever, d'autres sépultures ont été mises au jour (fig. 15). À l'intérieur de l'église, des tombes de toute époque ont été fouillées. On en signale certaines en sarcophages de pierre, dont au moins deux à acrotères, d'autres en coffre de dalles, etc.

Deux imposants murs parallèles construits en blocs de pierre liés à la chaux et situés

tombes en bâtière de tuiles sont sûrement de l'Antiquité tardive et peut-être aussi celles en coffre de dalles, mais d'autres sont sans doute plus récentes et, dans le détail, la documentation est aujourd'hui insuffisante pour se faire une idée précise de l'évolution de ces secteurs.



13

Agde, Saint-André. Tombes (de l'Antiquité tardive et sans doute postérieures) fouillées par R. Aris. (Cliché R. Aris).

au centre de l'église sont longés par des sarcophages (fig. 16). R. Aris (1954) pensait qu'ils appartenaient à l'église pré-romane, dédiée à Saint-Martin (Février 1960 ; 1989), dans laquelle aurait été enseveli saint Sever. À l'extérieur de l'église, plusieurs espaces funéraires ont été identifiés (fig. 15). Les



14

Agde, Saint-André. Sarcophages à l'intérieur de l'église. Fouilles N. Houllès. (Cliché D. Ugolini).

Après ce tour d'horizon, on se rend compte qu'apprécier l'organisation et l'extension d'Agde à l'époque du Concile est une tâche difficile malgré une documentation relativement abondante. Et la question n'est pas plus aisée pour les églises les plus anciennes pour lesquelles il est impossible de fixer une date de création.

D'une manière générale, on peut affirmer sans crainte – du moins dans le cadre des données actuellement disponibles – que, après la fin de la phase grecque, il n'y a pratiquement rien à Agde avant la deuxième moitié du V<sup>e</sup> s. Toutefois, c'est seulement au



**15**

**Agde, Saint-Sever. Sondages de R. Aris dans et autour de l'église. (D'après Lugand, Bermond dir. 2001, fig. 27).**

VI<sup>e</sup> s. que l'on assiste à un premier développement qui a pu subir un nouvel arrêt dans le courant de la première moitié du VII<sup>e</sup> s. Il est donc vraisemblable que la fondation des églises – et en particulier de Saint-André – date au plus tôt de la deuxième moitié du V<sup>e</sup> s.

Si l'on reporte sur une carte les informations dont on dispose, la ville du VI<sup>e</sup> s. pourrait avoir couvert une superficie d'environ 250 m de long sur 150 m de large, soit un peu moins de 4 ha, avec des espaces funéraires périphériques et les deux églises (Saint-Martin/Saint-Sever et Saint-André) situées à 100-150 m de distance du périmètre urbain méridional (**fig. 17** : quadrilatères en gris clair).

Il s'agit de l'hypothèse implicitement admise par l'historiographie moderne, sur la

base du présumé d'une occupation continue de la ville.

Dans la réalité, ce cas de figure me paraît improbable car, en fin de compte, seule la place Conesa a livré des vestiges cohérents et bien datés de cette époque, alors que partout ailleurs il est question tout au plus de fosses d'où proviennent des fragments de céramique de cette époque, mais dont le creusement/comblement peut être bien plus tardif. Quant aux tombes, il s'agit, là encore, au mieux, de quelques dizaines de sépultures dont la chronologie s'étire sur plusieurs siècles, ce qui – au total – ne fait pas beaucoup de monde pour la période qui nous occupe.

Tout en précisant que les indices d'habitat sont actuellement rares et que la proposition qui suit n'est encore qu'une hypothèse de travail que je soumetts à l'évaluation des spécialistes qui diront dans quelle mesure elle peut reproduire un modèle éventuellement déjà observé ailleurs, l'image de la **fig. 18** présente une alternative qui me paraît la seule crédible aujourd'hui.

L'occupation "wisigothique" était certainement très modeste et je me demande s'il ne faudrait pas retenir que la ville s'est développée d'abord à l'extérieur des murs de l'ancienne ville grecque<sup>9</sup>. Pendant quelques décennies, les premiers occupants se seraient donc contentés d'exploiter les matériaux issus de la démolition des édifices de l'époque grecque pour les utiliser dans la construction d'un nouveau quartier, proche des ruines de la ville ancienne.

Bâti civil et monastique, églises et cimetières ont vraisemblablement formé un premier noyau dont les articulations sont aujourd'hui impossibles à saisir.



Par la suite, un nouveau quartier (celui de la Place Conesa – et éventuellement de ses environs) aurait réinvesti l'ancien centre ville, peut-être sous la contrainte d'une augmentation démographique rapide. On soulignera alors que la Place Conesa est située sur une partie haute de la ville, ce qui pourrait impliquer que les quartiers bas, situés le long du fleuve, sont restés inhabités jusqu'à une date plus récente.

En d'autres termes, il semble aujourd'hui improbable qu'en 506 Agde était "une ville" et le Concile s'est tenu dans une petite agglomération "en voie de développement", peut-être en relation avec ce port dont parle Grégoire de Tours, et marquée depuis peu par l'émergence d'un nouveau pôle catholique.

Dans les campagnes de la commune d'Agde, les choses ne semblent pas avoir été bien différentes et l'Antiquité tardive y est peu représentée.

L'établissement artisanal et agricole d'Embonne, au Cap d'Agde, est le mieux connu par des fouilles récentes et n'est pas lié à la présence d'une église. Occupé apparemment sans solution de continuité depuis 100 av. J.-C., le complexe était, entre autres activités, lié aux carrières de basalte exploité notamment pour la fabrication des meules rotatives. Le bâti a subi diverses transformations et c'est surtout entre le V<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> s. que se développe, 300 m à l'est des bâtiments, une petite nécropole (voir en dernier I. Bermond et H. Pomarède dans Lugand, Bermond 2001, p. 156-162).

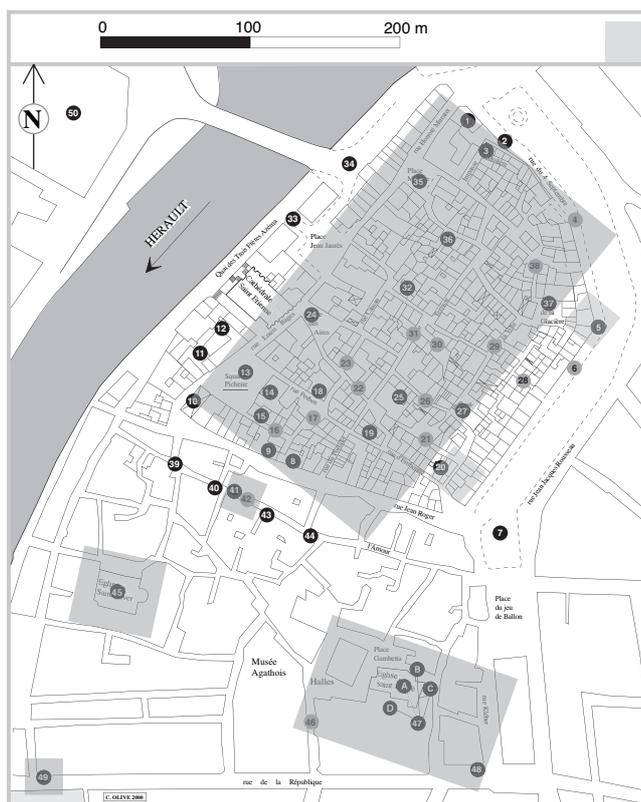
16

16

Agde, Saint-Sever. Mur massif et sarcophages à l'intérieur de l'église. (Cliché R. Aris).

Les églises qui parsèment la campagne d'Agde sont relativement nombreuses et c'est autour de celles-ci que l'on observe des traces d'occupation ou de fréquentation, généralement mal caractérisées. Dans le détail, il reste impossible de dire si les églises s'établissent à côté d'un habitat pré-

<sup>9</sup> L'hypothèse d'un développement *extra muros* est envisagée par Pellecuer 2001, p. 102, qui suppose toutefois que la ville "antique" devait être occupée à l'intérieur d'une possible enceinte. Contentons-nous de rappeler que, entre les enceintes grecques et médiévales, aucune trace d'une enceinte de l'Antiquité tardive n'a été observée jusqu'ici, ce qui nous prive pour l'instant d'arguments décisifs.



## 17

**Agde, La ville (grand rectangle), les églises (rectangles moyens) et les zones funéraires (petits carrés) de l'Antiquité tardive selon l'hypothèse traditionnelle. (Fond de plan C. Olive).**

existant ou si, au contraire, c'est l'église qui attire une occupation. Le seul indice serait fourni par l'inscription de *Ri(a)nilo*, à Notre-Dame-du-Grau (**fig. 1**), qui mentionne des *oratoria*, c'est-à-dire des lieux de culte privés, dans des domaines agricoles également privés.

Dans tous les cas, on ignore le statut de ces églises rurales et même la date de leur première construction. Il est même vraisemblable que certaines sont bien postérieures à l'époque du Concile.

## Conclusions

Pour conclure cette contribution, qui a tenté de mettre en lumière les éléments archéolo-

giques permettant une approche argumentée sur Agde durant l'Antiquité tardive et sur son état à l'époque du Concile, quelques points me semblent devoir retenir l'attention.

- Contrairement à une idée véhiculée par toute l'historiographie moderne, l'établissement d'Agde n'a pas connu une évolution continue.

Son abandon plus ou moins total vers 50 de n. è. – auquel fait écho le silence des sources – est net et se perçoit par toutes les observations archéologiques effectuées dans la ville, nombreuses et bien réparties dans le tissu urbain.

- Les villas de la zone d'Agde en activité à l'époque impériale font partie du territoire de Béziers, dont les confins avec Nîmes se situent grosso modo au niveau de Sète/Balaruc, et il faut donc les détacher d'Agde même, qui n'est plus alors un centre administratif.

- Il est possible que le port d'Agde ait continué à fonctionner pour les besoins locaux et qu'une zone portuaire ait assuré ces trafics, mais, du point de vue des stratigraphies mises au jour comme du point de vue du mobilier disponible jusqu'ici, rien ne permet d'appuyer une telle hypothèse.

Globalement donc, Agde disparaît pendant plusieurs siècles en tant que ville. S'il fallait à tout prix envisager une continuité de l'habitat que l'archéologie n'aurait pas encore mis en évidence, on ne saurait imaginer autre chose qu'un petit quartier excentré et tout juste occupé par quelques familles.

- Il en découle que le renouveau que l'on observe au cours de l'Antiquité tardive est un phénomène original de réactivation d'un vieux site et c'est à partir de 500 que se consolide l'occupation.

Les raisons de ce retournement de situation sont forcément à rechercher dans les changements induits par l'installation des Wisigoths dans cette partie de l'Empire, mais

aussi par l'émergence parallèle du Christianisme et des églises, qui morcellent progressivement les immenses territoires des anciennes cités coloniales romaines et qui finissent par dessiner des diocèses plus nombreux mais moins étendus.

- Pour M. Christol (1997, p. 212), la carte du diocèse d'Agde aurait été esquissée à partir du regroupement des anciennes cités latines d'Agatha, Cessero (Saint-Thibéry) et Piscenae (Pézenas), mais on a vu qu'il est tout au moins improbable qu'Agde ait été une cité latine.

Par contre, les possibilités portuaires naturelles d'Agde, qui avaient fait sa fortune avant l'ouverture du port de Narbonne, ont dû intéresser les Wisigoths et, quoi qu'il en soit, la légende de saint Sever indique qu'il était arrivé en bateau, ce qui suppose l'existence d'un port (que Grégoire de Tours mentionne quelques décennies plus tard).

- Entre le milieu du V<sup>e</sup> s. et le début du VI<sup>e</sup> s. – c'est-à-dire avant, pendant et après le Concile – Agde est tout juste en cours de réoccupation et, à vrai dire, il me semble qu'elle accueille très peu d'habitants. Ainsi, la tradition sur saint Vénuste, premier évêque d'Agde qui aurait été martyrisé par les Alamans vers 405-407, paraît dépourvue de fondement, ce qui rejoint les doutes déjà formulés à son sujet, pour d'autres raisons, par bon nombre d'historiens.

- L'antériorité d'un éventuel monastère et des églises – de Saint-André en particulier – n'est pas évidente, ni du point de vue de l'archéologie, ni du point de vue des textes et l'on ne saurait déterminer si l'impulsion au redémarrage d'Agde est venue de la société civile ou si on la doit aux dynamiques chrétiennes.

Un indice est peut-être fourni par la légende de saint Sever, dont la *Vie* aurait été écrite autour de 600 par "un moine qui voyait encore l'épave du bateau qui l'avait amené" (Adgé 1999).

De ce riche syrien qui souhaitait vivre dans la perfection évangélique, on dit qu'il aurait embarqué vers le milieu du V<sup>e</sup> s. avec richesses et serviteurs en laissant la Providence choisir sa destination. Les vents l'ayant amené à Agde, il aurait trouvé une ville ravagée par les incursions successives des barbares. Il y aurait fait don de ses biens à l'évêque Béticus pour ses bonnes œuvres et se serait retiré dans une hutte proche de l'embouchure de l'Hérault, où il aurait vécu seul et dans la prière. La légende transmet que, par la suite, les Agathois l'auraient invité à s'installer en ville où de nombreux disciples l'auraient rejoint pour donner vie à un monastère regroupant jusqu'à 360 moines déjà du temps de saint Sever, qui serait mort vers 500.

Si l'on peut douter de la véracité du récit, qui a pu être écrit et augmenté bien plus



**18**  
Agde, La ville (polygone et rectangle gris) de l'Antiquité tardive d'après la documentation actuelle. (Fond de plan C. Olive).

tard, il n'est pas moins intéressant de relever que la tradition place saint Sever dans la deuxième moitié du V<sup>e</sup> s. et que cette période correspond justement à nos plus anciennes traces archéologiques.

Il reste en suspens la question de la possible présence préalable d'un évêque, en l'occurrence Béticus, mais ce personnage a pu être inventé de toutes pièces.

D'un autre côté, l'origine syrienne de saint Sever rappelle qu'en Orient, et spécialement en Syrie, prévalait encore au V<sup>e</sup> s. un ascétisme caractérisé par une pratique de la foi solitaire et austère. La légende agathoise dit bien que notre saint homme était un ermite, conformément donc à la pratique alors courante en Orient <sup>10</sup>. Peut-on aller jusqu'à suggérer que la légende a gardé la trace du type de vie monacale pratiquée par l'un des premiers chrétiens (voire par le premier ?) d'Agde ?

Le regroupement des disciples autour de cet ermite (et donc la fondation du monastère ?) ne serait intervenu que plus tard.

Il est d'ailleurs amusant de voir comment, d'après la légende, s'opère le transfert de saint Sever : pour l'attirer en ville, les Agathois lui auraient construit une maison ! Ne faut-il pas y voir la construction de la "maison de Dieu", de l'église elle-même (Saint-André), qui était sans doute le seul édifice capable d'exercer une attraction suffisamment puissante pour détourner un ascète de son isolement ? En d'autres termes, pressé par les fidèles, saint Sever aurait fondé un *coenobium* à proximité de Saint-André.

Cette évolution a pu être rapide et Sophronius, le premier évêque "historique", qui est celui du Concile, aurait pris la direction d'une communauté catholique encore toute jeune, juste après la mort de saint Sever.

• Au bout du compte, la documentation pousse à soulever à nouveau la question du

choix d'Agde pour la tenue du Concile de 506.

Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer l'étonnante élection d'un site si "peu connu" pour un événement d'une telle ampleur. Il me semble improbable qu'Agde ait été retenue par Alaric II pour son emplacement commode, à mi chemin entre la Provence et Toulouse (il y avait d'autres villes tout aussi bien situées et certainement déjà plus importantes) ; ni pour l'ancienneté de sa communauté catholique ; ni, encore moins, pour l'étendue de ses installations d'accueil, qui ont dû être fabriquées à la hâte pour assurer la manifestation.

Dans les conditions archéologiques et historiques que l'on vient de voir, le choix d'Agde de la part d'Alaric II peut être considéré comme un gage de sa bonne volonté vis-à-vis des Catholiques en général et de Césaire d'Arles en particulier. La création (? ou la confirmation, voire l'acceptation ?) de ce nouvel évêché, détaché de la cité de Béziers <sup>11</sup>, serait alors une sorte de concession supplémentaire consentie par Alaric II, en quête d'alliés en ce début du VI<sup>e</sup> s. qui voyait les Francs, proches des Catholiques, de plus en plus menaçants pour les Wisigoths.

---

## Bibliographie

**Adgé 1999** : ADGÉ (M.) — *Guide des églises d'Agde*. Agde, Association diocésaine, 1999.

**Archéologie en pays d'Agde... : Archéologie en pays d'Agde. Bilan des découvertes récentes**. Cata-

---

<sup>10</sup> Sur l'influence orientale, voir également Chalon 1976.

<sup>11</sup> Pour Lot 1970, p. 416 ce détachement aurait pu intervenir au IV<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> s., alors que pour Sagnes 1970, p. 62 et Février 1989, p. 48 il s'est produit dans la deuxième moitié du V<sup>e</sup> s., Agde n'apparaissant pas dans la *Notitia Galliarum*.

logue de l'exposition d'Agde (mars-avril 2003). Agde, éd. GRAA, 2003.

**Aris 1954 :** ARIS (R.) — Cimetières chrétiens d'Agde. Dans *Actes des XXVII<sup>e</sup>-XXVIII<sup>e</sup> Congrès de la Féd. Hist. du Languedoc méditerranéen et Roussillon* (Perpignan–St-Gilles 1953-1954), Montpellier 1956, p. 7-13.

**Aris 1960 :** ARIS (R.) — Les cimetières chrétiens découverts en Agde. Dans *Actes du XXXIV<sup>e</sup> Congrès de la Féd. Hist. du Languedoc méditerranéen et Roussillon* (Narbonne 1960), Montpellier 1964, p. 71-74.

**Aris 1987 :** ARIS (R.) — Notes sur l'histoire d'Agde. *Études sur l'Hérault*, N. S., 2-3, 1986-1987, p. 11-18.

**Bermond et Alii 2001 :** BERMOND (I.) et Alii — Agde : le reste de la commune (notices). Dans Lugand, Bermond dir. 2001, p. 143-163.

**Chalon 1976 :** CHALON (M.) — Dans le royaume wisigoth (Ve-VIII<sup>e</sup> siècles). Dans Cholvy G. dir., *Le diocèse de Montpellier*. Paris, Beauchesne, 1976, p. 14-25. (*Histoire des diocèses de France*, 4).

**Christol 1997 :** CHRISTOL (M.) — Cités et territoires autour de Béziers à l'époque romaine. Dans Clavel-Lévêque M. et Vignot A. éd., *Cité et Territoire II*, Actes du Coll. Européen de Béziers (24-26 octobre 1997), Paris, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Les Belles Lettres, 1998, p. 209-222.

**Clavel 1970 :** CLAVEL M. - *Béziers et son territoire dans l'Antiquité*. Paris, éd. Les Belles Lettres, 1970, 664 p. (*Annales Univ. Besançon*, 112).

**Clavel-Lévêque 1990 :** CLAVEL-LÉVÊQUE M. — Les paysages antiques : le territoire d'Agde et les sédimentations cadastrales. *Études sur l'Hérault*, N. S., 1989-1990, p. 27-34.

**Clavel-Lévêque 1991 :** CLAVEL-LÉVÊQUE M. — Le territoire d'Agde grecque. Histoire et structures. Dans Brunet M. dir., *Territoire des cités grecques*, Actes de la Table Ronde de l'École Française d'Athènes (novembre 1991), Athènes 1999, p. 177-197. (Suppl. 34 au *Bulletin de Correspondance Hellénique*).

**Clavel-Lévêque 1995 :** CLAVEL-LÉVÊQUE M. — *Atlas des cadastres de Gaule. 1. Le réseau centurié Béziers B*. Luxeuil-les-Bains 1995. 116 p. (Centre de Rech. d'Hist. Anc. 135 ; Espaces et paysages 4 ; *Annales Litt. Univ. Besançon* 542).

**Devic, Vaissette 1872 :** — DEVIC (Cl.), VAISSETTE (J.) — *Histoire générale du Languedoc*. Toulouse, Privat, 1872.

**Dominguez, Ropiot 2003 :** DOMINGUEZ (C.), ROPLOT (V.) — Le contexte géographique. Dans *Archéologie en pays d'Agde. Bilan des découvertes récentes*. Catalogue de l'exposition d'Agde, Agde 2003, p. 8-9.

**Février 1960 :** FÉVRIER (P.-A.) — À propos d'une inscription chrétienne du Grau d'Agde. *Rivista di archeologia cristiana*, 36, 1960, p. 323-328.

**Février 1989 :** FÉVRIER (P.-A.) — Agde. Dans (P.-A. Février et X. Barral i Altet), *Province ecclésiastique de Narbonne (Narbonensis Prima), Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> s. VII : Province ecclésiastique de Narbonne*. Paris, De Boccard, 1989, p. 45-50.

**Gibrat 1609 :** GIBRAT (J.) — *Du nom, origine, situation, ruines, Concile de la Ville d'Agde et des Saints personnages qui en sont sortis ou y ont fleury*. Recueil. Agde 1609.

**Gomez 2002 :** GOMEZ (É.) — *Aspects de la colonisation d'Agde et de l'exploitation de son territoire : le site de Saint-Michel du Bagnas*. Mémoire de D.E.A., Université d'Aix-Marseille II, Aix-en-Provence 2002, 106 p.

**Gomez 2003 :** GOMEZ (É.) — Les nouvelles dynamiques de l'Antiquité. Dans *Archéologie en pays d'Agde ...*, 2003, p. 39.

**Jourdan 1824 :** (de) JOURDAN (B.) — *Histoire de la ville d'Agde depuis sa fondation et statistique au 1<sup>er</sup> Janvier 1824*. Montpellier 1824.

**Houlès 1987 :** HOULÈS (N.) — Fouilles autour de l'église St-André en Agde (Hérault). *Archéologie en Languedoc*, 12, 1987-4, 107-120.

**Lazaire 1929 :** LAZAIRE (É.) — *Agde chrétienne*. Montpellier, éd. Valat, 1929.

**Lot 1970 :** LOT (F.) — *Recherches sur la population et la superficie des cités remontant à la période gallo-romaine*. Première partie. Paris, Librairie Honoré Champion, 521 p. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, fasc. n° 287).

**Lugand, Bermond dir. 2001 :** LUGAND (M.) et BERMOND (I.) (dir.) — *Agde et Bassin de Thau. Carte Archéologique de la Gaule*, 34-2 (M. Provost dir.). Paris, Ac. Inscr. et Belles Lettres, 2001.

**Maurin 1928** : MAURIN (C.-A.) – *Notre-Dame du Grau d'Agde. Esquisse d'histoire*. Montpellier, Imprimerie de la Charité, 1928.

**Pellecuer 2001** : PELLECUER (C.) – L'Antiquité tardive (IIIe-VIe siècles). Dans Lugand, Bermond dir. 2001, p. 100-104.

**Pérez 1995** : PÉREZ A. – *Les cadastres antiques en Narbonnaise occidentale. Essai sur la politique coloniale romaine en Gaule du Sud (IIe s. av. J.-C. - IIe s. ap. J.-C.)*. Paris, éd. CNRS, 1990, 313 p. (Suppl. n° 29 à la *Revue Archéol. de Narbonnaise*).

**Picheire 1978** : PICHEIRE (J.) — *Histoire d'Agde*. Lyon, éd. Bissuel, 3e éd. 1978 (1ère éd. 1960).

**Priolet 2000** : PRIOLET (F.) — *Nouvelles données sur l'occupation du centre ville d'Agde durant l'Antiquité tardive. Etude d'un lot de mobilier céramique (Place François Conesa, fouilles 1998-1999)*. Mémoire de Maîtrise, Université Paul-Valéry, Montpellier III, Montpellier 2000, 146 p.

**Priolet 2001** : PRIOLET (F.) — *Le centre ville d'Agde durant l'Antiquité tardive*. Mémoire de D.E.A., Université Paul-Valéry, Montpellier III, Montpellier 2001, 148 p.

**Raynaud 1987** : RAYNAUD (C.) — Note sur une sépulture de l'Antiquité tardive. Dans Houlès 1987, p. 119-120.

**Ropiot 1997** : ROPIOT (V.) — *Le Languedoc occidental et le Roussillon protohistoriques : données archéologiques et sources littéraires d'Hécatee de Milet à Aviénius*. Mémoire de Maîtrise, Université Paul Valéry, Montpellier III, Montpellier 1997.

**Ropiot 2003a** : ROPIOT (V.) – La question du port fluvial d'Agde et le trafic sur l'Hérault durant l'âge du Fer (VIe s. - IIe s. av. n. è.). Dans (BERLANGA G.-P. et PEREZ BALLESTER J. éd.), *Puertos fluviales antiguos : ciudad, desarrollo e infraestructuras*. Actas IV Jornadas de Arqueologia Subacuàtica (Valencia 2001), Valencia 2003, p. 213-225.

**Ropiot 2003b** : ROPIOT (V.) – Trois exemples d'axes fluviaux en Languedoc occidental et en Roussillon du VIe s. au IIe s. av. n. è. dans *Dialogues d'Hist. Anc.*, XXIX-1, 2003, p. 77-107.

**Sagnes 1970** : SAGNES J. – Agde antique, essai de synthèse. Dans *Béziers et le biterrois. Actes du XLIIIe Congrès de la Fédér. Hist. du Languedoc Médit. et du Rouss.* (Béziers, mai 1970), Montpellier 1971, p. 51-62.

**Sagnes 2006 dir.** : SAGNES (J.) – *Agde. 2600 d'histoire*. Toulouse, éd. Privat, 2006. 158 p.

**Ugolini 2001a** : UGOLINI (D.), avec la collaboration de GOMEZ (É.) et PARDIES (C.) — Agde ville (Notices). Dans (M. Lugand et I. Bermond dir.), *Agde et Bassin de Thau. Carte Archéologique de la Gaule*, 34-2 (M. Provost dir.). Paris 2001, p. 123-143.

**Ugolini 2001b** : UGOLINI (D.) — Agde. Introduction. Dans (M. Lugand et I. Bermond dir.), *Agde et Bassin de Thau. Carte Archéologique de la Gaule*, 34-2 (M. Provost dir.). Paris 2001, p. 119-123.

**Ugolini 2001c** : UGOLINI (D.) – L'Âge du fer. Dans Lugand, Bermond dir. 2001, p. 71-78 .

**Ugolini 2002** : UGOLINI (D.), avec la collaboration d'OLIVE (C.) et le concours de GRIMAL (J.) — 23. *Agatha*. Dans (J.-L. Fiches dir.), *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon, Projet Collectif de Recherche 1993-1999*. Lattes, 2002, p. 346-370. (*Monographies d'Archéologie Méridionale* 13).

**Ugolini 2003a** : UGOLINI (D.) – Agde grecque. Dans *Archéologie en pays d'Agde ...*, 2003, p. 28-30.

**Ugolini 2003b** : UGOLINI (D.) – La place Conesa. Dans *Archéologie en pays d'Agde ...*, 2003, p. 31-34.

**Ugolini, Olive 2006** : UGOLINI (D.), OLIVE (C.) – *Béziers I (600-300 av. J.-C.). La naissance de la ville*. Béziers, éd. Musée du Biterrois, 2006, 150 p. (*Cahiers du Musée du Biterrois*, n° 1).

**Ugolini, Olive 2007** : UGOLINI (D.), OLIVE (C.) – Sites grecs, sites indigènes. Essai sur le fonctionnement des habitats de l'Hérault occidental (VIe-IVe s. av. J.-C.). Dans *Habitats et paysages ruraux en Gaule, du VI<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> s. av. J.-C.* XXXIe Coll. Intern. de l'AFEAF, Chauvigny, 17-20 mai 2007. À paraître.